

## Willy Brandt, Mémoires

**Légende:** Dans ses Mémoires, le chancelier allemand Willy Brandt évoque la signature, le 7 décembre 1970 à Varsovie, du traité germano-polonais en vertu duquel les deux pays reconnaissent notamment l'inviolabilité des frontières communes existantes. Il rappelle également la portée symbolique de sa gèneuflexion devant le monument élevé en souvenir aux victimes du ghetto juif de Varsovie.

**Source:** BRANDT, Willy. Mémoires. Paris: Albin Michel, 1990. 430 p. ISBN 2-226-03990-2. p. 182; 184-185.

**Copyright:** Willy Brandt

**URL:** [http://www.cvce.eu/obj/willy\\_brandt\\_memoires-fr-e69dbc18-97cb-463e-b556-f6adc1898c9a.html](http://www.cvce.eu/obj/willy_brandt_memoires-fr-e69dbc18-97cb-463e-b556-f6adc1898c9a.html)



**Date de dernière mise à jour:** 24/11/2016

## Willy Brandt, *Mémoires*

[...]

Dès 1970 et dans les années qui suivirent, on m'a demandé pourquoi le traité avec la Pologne, qui avait tant souffert de la guerre, n'avait pas été signé avant celui avec l'Union soviétique. C'était là une question purement académique, y compris du point de vue des Polonais. Nous n'avions pas le choix : la clé de la normalisation était à Moscou. Et là-bas, notre interlocuteur n'était pas seulement le pouvoir en place. C'était surtout un peuple qui, lui aussi, avait terriblement souffert.

Mais c'est vrai : les Polonais, le peuple comme les dirigeants, auraient préféré que nous fassions notre déclaration sur la frontière Oder-Neisse d'abord à Varsovie. Comme « cadeau des Russes », elle perdait pour eux de sa valeur. Il est vrai que les communistes au pouvoir avaient enregistré, contrairement à l'opinion, qu'un gouvernement dirigé par moi serait prêt à admettre dans un traité la nouvelle frontière occidentale de la Pologne. Je l'avais laissé entendre lors de la campagne électorale de 1969, donc à une époque où personne ne pouvait savoir que j'allais former le nouveau gouvernement. En 1970, je fis mienne la proposition du gouvernement polonais de faire figurer la prise de position sur la frontière en tête du traité de Varsovie, et de la faire suivre par une clause affirmant que nous renoncions à la force.

Le 7 décembre 1970, dans l'après-midi qui suivit la signature du traité, j'eus un entretien avec Wladyslaw Gomulka, et le problème se posa à nouveau, cette fois au sujet de la date de ratification. Certains journalistes polonais, pensant bien faire, avaient lancé l'idée que le traité de Varsovie pourrait être ratifié avant celui de Moscou. Gomulka précisa qu'il ne fallait pas oublier les réalités. Toute tentative pour semer la discorde entre la Pologne et son grand voisin à l'Est était vouée à l'échec. De toute façon, le traité de Moscou avait été signé avant celui de Varsovie : il fallait donc les ratifier soit ensemble, soit dans le même ordre, l'un après l'autre.

[...]

Le poids que j'avais chargé sur mes épaules en prenant le chemin de Varsovie était extraordinairement lourd. Nulle part le peuple et les hommes n'avaient souffert comme en Pologne. L'extermination systématique des juifs polonais témoignait d'une cruauté dont personne n'eût imaginé qu'elle fût possible. Qui dira les noms des juifs de tous les pays d'Europe qui ont été exterminés dans le seul camp d'Auschwitz? Sur le chemin de Varsovie, il y avait le souvenir de six millions de morts. Le souvenir de l'écrasement de la révolte du ghetto, que j'avais suivie depuis mon poste d'observation de Stockholm, et dont les gouvernements des pays en guerre contre Hitler ne firent pas plus cas que de l'insurrection héroïque de la capitale polonaise quelques mois plus tard.

Le programme de ma visite à Varsovie prévoyait pour le matin de mon arrivée deux dépôts de gerbes. J'honorai d'abord le monument au Soldat inconnu et les victimes de la violence et de la trahison. Les écrans de télévision et les journaux du monde entier me montrèrent agenouillé devant le monument consacré au quartier juif et à ses morts. On m'a demandé à de multiples reprises d'expliquer ce geste et si je l'avais prémédité. Non, il n'était pas prémédité. Mes plus proches collaborateurs furent surpris tout autant que les reporters et photographes présents, pour ne pas parler des autres qui ne s'étaient pas dérangés parce qu'ils n'espéraient aucun « scoop ».

Je n'avais rien prémédité mais j'avais quitté le château de Wilanow, où je résidais, avec le sentiment que le fait de se recueillir devant le monument aux morts du ghetto revêtait un caractère particulier. Au bord de l'abîme de l'histoire allemande et sous le poids des millions d'hommes et de femmes assassinés, je fis ce que font les hommes lorsque les mots leur manquent.

Vingt ans plus tard, je n'en sais pas davantage que ce commentateur qui rapporta ainsi l'événement : « Puis il s'agenouille, celui qui est innocent, pour tous ceux qui ne le sont pas mais ne s'agenouillent pas parce qu'ils n'osent pas ou ne peuvent pas ou ne peuvent pas oser. »

[...]

